Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

156-157 | 2019

Dettes de sexe ?

« Aimer l'ennemi »

Les relations intimes entre Françaises et Allemands dans les territoires occupés entre 1914 et 1918

“Loving the Enemy”: Intimate Relations between French Women and Germans in the Occupied Territories from 1914 to 1918

Nicolas Charles

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jda/8298>

DOI : 10.4000/jda.8298

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2019

Pagination : 241-258

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Nicolas Charles, « « Aimer l'ennemi » », *Journal des anthropologues* [En ligne], 156-157 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jda/8298> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.8298>

« *AIMER L'ENNEMI* »

Les relations intimes entre Françaises et Allemands dans les territoires occupés entre 1914 et 1918

Nicolas CHARLES*

Entre 1914 et 1918, dix départements français¹ sont occupés par les Allemands (Nivet, 2011). Parmi les civils restés sur place durant cette période troublée, une majorité de femmes célibataires ou mariées, côtoient au quotidien les soldats de Guillaume II présents pendant plus de cinquante mois sur leur lieu de vie (Nivet, 2010). Les hommes en âge de se battre ayant été mobilisés en août 1914, seuls de très jeunes ou de très vieux hommes demeurent dans ces régions soumises à l'autorité militaire germanique. Les jeunes femmes évoluent donc dans une société sans hommes, ou plutôt sans hommes jeunes. La figure masculine de l'homme français désirable et protecteur n'est plus là. Les territoires occupés regorgent certes d'hommes jeunes, mais ennemis. Ces espaces français tombés sous le joug des armées de Guillaume II sont situés à proximité immédiate du front. De nombreux soldats y stationnent en permanence, des troupes d'occupation sont présentes partout, souvent logées chez les habitants. « L'Allemand » est omniprésent, et devient parfois familier aux yeux des femmes du Nord. Les soldats qui habitent chez

* Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (UMR SIRICE)
Courriel : nicolas.charles2@wanadoo.fr

¹ Du Nord aux Vosges : neuf sont partiellement occupés, seules les Ardennes sont passées entièrement sous domination ennemie.

des civils français sont souvent appelés par leurs prénoms et des relations amicales ont même pu se nouer de part et d'autre. Honnis car ennemis, les soldats allemands appartiennent à diverses origines. En 1914, l'Empire allemand est composé de nombreux États autonomes dont les particularités sont visibles sur les uniformes.

Nous nous attacherons dans cet article à cerner diverses relations intimes entre des Françaises et des Allemands dans le contexte de l'occupation entre 1914 et 1918. Nous laisserons volontairement de côté les relations pratiquées dans le cadre de la prostitution : l'étude des relations explicitement tarifées entre soldats et prostituées nous conduirait vers des considérations différentes de celles mobilisées ici (Le Naour, 2000, 2002). Pour les mêmes raisons, nous n'aborderons pas les situations de viols et les contraintes à un acte sexuel. Très nombreux au moment de l'invasion allemande, ils diminuent fortement lorsque l'occupation s'installe dans la durée. Il y a une vraie politique de l'armée allemande pour réprimer ces derniers au moment de l'occupation. Nous savons qu'au moment de l'invasion, un soldat allemand qui souhaite avoir des relations intimes avec une Française peut y parvenir de diverses manières : menace physique (avec ou sans arme), pression psychologique régulière, menace d'emprisonnement ou de réquisition pour des travaux forcés. Les soldats utilisaient tous les moyens de pression possibles pour obtenir les faveurs d'une femme qui cédait la plupart du temps par peur de représailles. Nous sommes donc bien ici dans le cadre d'un rapport de contrainte complètement dénué de l'idée d'échange social et consenti qui sera au centre de notre analyse.

Après une présentation de nos sources et des chiffres relatifs aux liaisons intimes taboues durant la Grande Guerre, nous verrons dans un deuxième temps un premier type de relation entre des Françaises et des soldats allemands : ce sont des liaisons intéressées, où des femmes ne souhaitent pas vraiment avoir une relation sexuelle avec l'occupant mais y trouvent un intérêt matériel ou frumentaire. C'est l'illustration, et l'extrapolation, des notions de dons et de contre-dons telles que les a étudiées sur le plan anthropologique Marcel Mauss (1973). Dans une dernière partie,

nous étudierons un second type de relations intimes, celles nées de l'amour de femmes françaises pour des soldats allemands, situations qui ont pu conduire à trahir ou à abandonner la patrie.

Quels chiffres et quelles sources ? La difficulté de l'évaluation

La sexualité, volontaire ou non, entre des Françaises et des Allemands en temps de guerre, longtemps considérée comme taboue, a bel et bien existé. Nous avons en tête les images de la Libération de 1944 où, dans de nombreuses communes françaises, des femmes sont tondues et humiliées (Virgili & Voldman, 2007 ; Rouquet & Virgili, 2018) en place publique afin de dénoncer leur trahison patriotique, celle de s'être « données » à l'ennemi. Si de nombreux cas de femmes tondues sont répertoriés en Belgique en 1918, ceux-ci sont marginaux dans les anciennes régions françaises occupées, pour ne pas dire inexistantes. Les chiffres peuvent surprendre si on suit les témoignages d'époque comme celui des époux Karleskind² de Charleville, qui dénoncent :

Beaucoup de femmes ont fait la noce avec les Allemands et les ont accompagnés en les embrassant à leur départ sur le front » (Lambert, 2007 : 101).

Si des tontes de femmes n'ont pas eu lieu en France en 1918, c'est parce que l'État a pris les devants en éloignant systématiquement les femmes jugées suspectes de compromission des communes libérées et cela contrairement à 1944 où la vacance de l'État a favorisé une épuration sauvage à la Libération. En 1918 l'armée française s'est portée garante de l'ordre républicain dans les territoires libérés. Au nom de la cohésion nationale, il y a eu une apparente occultation du phénomène des relations intimes avec l'ennemi. Précisons toutefois que les femmes de ces régions avaient déjà été

² Petits bourgeois de Charleville, ils n'ont pas fui en août 1914 contrairement à une grande partie des familles aisées de la cité. Ils tiennent un journal intime durant tout le conflit et racontent le quotidien de l'occupation carolopitaine.

perçues lors des rapatriements comme des « Boches du Nord³ » mais il faudra attendre les travaux pionniers de Jean-Yves Le Naour (2002) dans ce domaine pour que ce phénomène soit étudié par les historiens.

À partir de différentes sources publiques et privées renseignant la situation dans les Ardennes et le Nord, nous allons essayer d'avancer prudemment quelques chiffres à l'échelle de tous les départements occupés. Les journaux intimes et les correspondances vont permettre d'approcher au plus près la sphère intime, comme nous le verrons plus loin en étudiant le cas de Louise Lemoine. Concernant les sources publiques, sont mobilisées les différentes enquêtes des commissariats spéciaux de police installés près de la frontière suisse pour interroger les rapatriées à leur arrivée en France non occupée à partir de 1915. Dans ces archives à disposition dans différents dépôts⁴, tous les interrogatoires pratiqués entre 1915 et 1918 auprès de civiles françaises évacuées par les Allemands comportent quelques lignes dans lesquelles les rapatriées sont incitées à dénoncer des femmes de leur commune qui ont eu des relations intimes avec les occupants. Des synthèses des questionnaires effectuées par les fonctionnaires français eux-mêmes, il ressort une volonté réelle d'insister sur la trahison de femmes vis-à-vis de leur patrie. Les témoignages suivants sont dans cette veine dénonciatrice, où les chiffres sont souvent exagérés.

Le 19 décembre 1916, le commissaire spécial d'Annemasse en Haute-Savoie, un des lieux d'entrée des rapatriés sur le territoire français écrit dans son rapport :

³ Pas tant pour des raisons de trahison sexuelle d'ailleurs, mais surtout parce qu'elles arrivaient dans des régions françaises où leur accent et leurs coutumes différentes conduisaient les populations locales à les stigmatiser (Nivet, 2004).

⁴ Archives Nationales, Service Historique de la Défense, diverses archives départementales comme celles du Doubs ou de la Haute-Savoie.

Une grande débauche sévit à Valenciennes et dans les environs. On estime en général à 60% le nombre des femmes qui s'y livrent⁵. Des mères pousseraient même leur fille de 16 ans à se donner aux Allemands. Les maladies vénériennes sont fréquentes⁶.

Il y a ici une véritable peur panique vis-à-vis de la sexualité dans les territoires occupés où plus de la moitié des femmes déshonoreraient leur pays en fréquentant intimement l'ennemi. Le chiffre cité est sans doute surestimé⁷ et reflète une idée reçue sur les femmes des territoires occupés, soit leur disposition à une sexualité débridée perçue comme de la prostitution. Certains vont même jusqu'à les qualifier de maquerelles. Nous verrons plus loin que, si certaines ont fréquenté « l'Allemand » afin d'en obtenir un avantage, elles ne sont pas pour autant des prostituées, ni aussi nombreuses que ce que nous laisse croire ce rapport. Dans la même veine, le témoignage à Sedan de Rigobert Fäy⁸ :

Il arrive presque journellement à l'hospice des femmes pour y mettre au jour des produits allemands (Lambert, *op. cit.* : 102).

Ce témoignage, comme beaucoup d'autres dans les autres départements occupés, laisse entrevoir un nombre non négligeable de relations intimes entre Françaises et soldats allemands, dont le résultat serait la naissance d'enfants naturels en grand nombre.

⁵ Valenciennes compte 34 766 habitants en 1911, dernier recensement avant la guerre. Avancer un chiffre précis du nombre de femmes entretenant une relation intime est compliqué car il n'y a pas de recensement de la population durant la guerre. Malgré le départ sous les drapeaux des hommes en âge de se battre, ainsi que des réfugiés à la fin de l'été 1914, Valenciennes compte sans doute encore près de 15 000 habitants, dont une majorité de femmes. Si on en croit ce témoignage, plusieurs centaines ont eu des relations intimes avec l'ennemi, pour diverses raisons.

⁶ Rapport n°356, AD Haute-Savoie, 4 M 432.

⁷ Avancer un chiffre réel est très compliqué car il n'y a pas d'archives comme une enquête de la police allemande dans les territoires occupés sur cette question qui permettent de vérifier la véracité de tous les témoignages.

⁸ Principal du collège Turenne à Sedan pendant la guerre, il écrit un carnet intime où il relate le quotidien de l'occupation dans la ville. De par sa position sociale et professionnelle, il est un observateur avisé de la vie dans cette commune durant la Grande Guerre.

Certes, il y eut tout au long de la guerre des naissances⁹ dues à ces rapports sexuels prohibés (suite à des viols en 1914 lors de l'invasion, puis ensuite découlant de rapports consentis), mais pas autant que ce qu'affirment les diaristes comme Fäy ou les rapatriées. Serait-ce pour se donner un gage de bonne conduite face à une majorité de la population jugée dépravée ? Avancer un chiffre sur ces relations intimes reste hasardeux, même si nous pouvons nous baser sur l'estimation de Georges Gromaire¹⁰, un des rares à écrire sur ce thème en 1925 : « On ne peut tirer de tout cela un chiffre même vague du nombre des femmes qui ont eu des rapports avec les Allemands. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il se monte à des dizaines de mille » (1925 : 471).

Nous le voyons donc, les relations intimes entre soldats allemands et femmes françaises, explicitement intéressées ou plus « amoureuses », étaient nombreuses, même si nous pouvons aujourd'hui affirmer qu'elles n'ont pas concerné la majorité des femmes, loin s'en faut.

Rapports intimes intéressés, un moyen de survivance ?

Nous allons ici étudier le cas de Françaises ayant cédé aux avances sexuelles de soldats allemands par intérêt exprimé. Il ne s'agissait apparemment pas pour elles de plaisir ou de désir (du moins ce n'était pas ouvertement dit), mais bel et bien de tirer un bénéfice non pécuniaire de l'acte sexuel avec l'occupant. Dans la plupart des cas, les relations se nouent avec des hommes connus,

⁹ Encore une fois, le chiffre est difficile à avancer car sur les registres de naissances, il est souvent inscrit « né de père inconnu », ce qui ne prouve pas nécessairement la filiation germanique. De même, ces naissances peuvent être issues de rapports contraints et non consentis. À Charleville, 32 naissances sur les 87 enregistrées en 1916 sont illégitimes, 28 sur 74 en 1917, c'est-à-dire que plus du tiers des enfants nés dans la localité à cette période sont nés hors mariage, on peut donc supposer qu'une partie d'entre eux sont issus d'une liaison entre une Française et un Allemand. Sources : Archives municipales de Charleville-Mézières, 5H38 et 5H40.

¹⁰ Georges Gromaire est membre de l'Académie Française.

occupant leur commune ; les relations intéressées avec des soldats de passage sont beaucoup plus rares. Le soldat allemand auquel des Françaises donnent leur faveur loge souvent chez elles. Cette situation est très répandue : d'ailleurs, dans un texte de propagande tiré de l'Almanach illustré du journal pro-allemand écrit en français sous le contrôle des autorités d'occupation dans tous les territoires occupés, la *Gazette des Ardennes*, intitulé « Oncle Frantz », la propagande pro-allemande semble entériner cet état de fait. Le soldat allemand se prend d'affection pour une jeune fille du village occupé et aide la mère dans ses travaux quotidiens en remplacement du père parti au front en 1914 :

Elle était sans nouvelle de son mari, mais elle ressentait parfois de la reconnaissance pour ce soldat ennemi qui battait le fer à sa place, faisant retentir la maison de l'écho de ses chers souvenirs¹¹.

Le rapport intime est ici suggéré et est compris de tous les lecteurs (Charles, 2015). Pour sa part, l'évêque de Lille, Mgr Charost, se plaint souvent dans ses prêches de cette attitude de femmes françaises, trop répandue à son goût : pour lui les femmes françaises « oublient trop que les Allemands sont des ennemis¹² ».

La plupart des relations sexuelles entre Françaises et soldats allemands sont justifiées par les femmes *a posteriori* comme un moyen de survivre à l'âpreté de l'occupation lorsque les civils manquaient de tout et en priorité de nourriture. Avoir comme amant un Allemand, surtout un officier, c'était pour de nombreuses femmes l'assurance de subvenir aux besoins de leur famille. Cet aveu est récurrent à la libération ou lors de l'arrivée en France des rapatriées via la Suisse. Il sonne comme une excuse à la conduite de ces femmes qui, la plupart du temps, n'ont pas osé avouer leur amour ou tout du moins leurs besoins sexuels dans une société occupée vidée de ses hommes partis au front. Contrairement à la population du reste du pays, pour ces femmes françaises, « l'Allemand » est certes l'ennemi, mais il est perçu comme un homme également, ayant des

¹¹ *Almanach illustré de la Gazette des Ardennes*, année 1918.

¹² Rapport du commissaire spécial d'Evian du 11 mai 1917, AD Haute-Savoie, 4 M 517.

besoins sexuels et prêt à assouvir les leurs. Elles ne voyaient pas en eux l'uniforme vert-de-gris de l'ennemi mais avant tout l'homme seul, loin de chez lui, qui pouvait les aider soit à assouvir leurs besoins, soit à survivre tout simplement. Le recours à un soldat ou à un officier de l'armée d'occupation est répandu. Nous sommes ici parfaitement dans le cadre d'une relation intime qui engage un don de la part de chacune des parties en présence.

Si la femme « donne » son corps, elle attend en échange du soldat un moyen de subsistance supplémentaire ou un passe-droit pour éviter les travaux forcés par exemple. Ainsi, les personnes désireuses d'être envoyées dans la zone non-occupée passent par l'intermédiaire de collaboratrices avérées pour obtenir le droit d'être évacuées. C'est le cas à Roubaix dans le Nord où une fleuriste de la ville, maîtresse d'un officier allemand, reçoit de la part de ses concitoyens de nombreux cadeaux pour faciliter leurs démarches en vue de l'évacuation¹³. Ces pots-de-vin ou compromissions avec l'ennemi pour obtenir le précieux sésame vers la France étaient nombreux : cela fait partie des rites d'accommodement régulièrement pratiqués par de nombreuses femmes pour améliorer leur sort. Trouver de quoi nourrir sa famille, ses enfants, ou obtenir des passe-droits, tels sont les deux motifs majeurs de ces relations intimes subies mais consenties par des Françaises. Comme le note le commissaire spécial d'Annemasse dans son rapport du 12 décembre 1916 à l'arrivée d'un convoi de rapatriées venues du Nord :

Une grande immoralité se donne cours dans les milieux les plus divers [...]. Les femmes poussées par le besoin cherchent à se procurer des ressources en se donnant aux soldats allemands avec la plus grande facilité¹⁴.

C'est la même chose dans les Ardennes où Eugénie Charpentier témoigne à son arrivée en Haute-Savoie suite à son rapatriement :

¹³ Rapport du commissaire spécial d'Annemasse sur l'évacuation de la population, 17 décembre 1916, Archives Départementales de Haute-Savoie, 4 M 342.

¹⁴ *Idem*, 12 décembre 1916.

Des femmes se livrèrent sans doute à des relations qualifiées de coupables pour améliorer l'ordinaire de leurs enfants en bas-âge ou pour obtenir un sauf-conduit pour un déplacement. Il y eut des moments de faiblesse bien compréhensibles, même s'ils étaient condamnables, avec des Allemands. [...] La guerre était longue et les jours difficiles » (Lambert, *op. cit.* : 100).

Dans le cadre de ce type de relation, une femme vise un bénéfice à court terme, lui permettant d'améliorer son quotidien. La relation n'est donc pas totalement voulue et recherchée, elle est subie, même si elle n'est pas contrainte. Les maîtresses des Allemands, qui choisissent cette fréquentation sont souvent perçues par le reste de la population comme des personnes à qui on peut demander des services ou des passe-droits, comme nous l'avons vu plus haut. Mais elles sont aussi vues comme des femmes dont il faut se méfier car elles jouent pleinement le jeu de la collaboration avec l'ennemi et y trouvent un intérêt. Elles deviennent des personnes puissantes avec lesquelles il faut compter dans la société sous l'occupation.

Mais à la fin de la guerre, ces femmes doivent faire face au jugement du reste de la société. Celui-ci est dans tous les cas moral, et parfois juridique : certaines sont jugées pour des faits de collaboration avec l'ennemi et emprisonnées dans quelques cas. L'immense majorité d'entre elles a tenté de justifier ces relations intimes en les présentant comme une façon de survivre aux duretés de l'occupation, par honte sans doute, mais aussi pour éviter des représailles sociales ou avoir à quitter la France. Une très faible minorité a assumé après-guerre cette relation intime, ce qui a eu d'énormes conséquences sur le reste de leur vie.

Femmes amoureuses de l'ennemi : le don de soi

De nombreuses femmes tombent amoureuses d'Allemands durant ce conflit. Elles voient en lui l'être aimé et non pas le soldat ennemi, honni par le reste de la population. Comme le justifie une femme de Lannoy dans le Nord dans son témoignage à la libération,

pour justifier ses actes : « l'amour n'a pas de patrie¹⁵ ». Le cas le plus célèbre est celui de la Carolopolitaine Gabrielle Beurier, maîtresse officielle du Kronprinz¹⁶. Nous allons développer l'exemple d'une autre Ardennaise dont la correspondance après-guerre avec sa famille en France nous éclaire parfaitement sur le processus qui l'a conduite à tomber amoureuse d'un officier allemand et à le suivre outre-Rhin à la fin du conflit.

Louise Lemoine¹⁷ est née en 1890 à Mézières, le chef-lieu de la préfecture des Ardennes. Son père fait partie de la bourgeoisie locale, et possède un important magasin d'articles électriques dans la commune. Pendant la Première Guerre mondiale, les Lemoine sont obligés de loger chez eux de nombreux officiers allemands qui travaillent à l'état-major du Reich, situé dans la commune limitrophe de Charleville¹⁸, près de la gare¹⁹. Parmi ces derniers, Frédéric Evers, (surnommé Fritz par les intimes) est le commandant au Grand Quartier Général du Kronprinz. En 1918, les deux jeunes gens se fréquentent et tombent amoureux, bravant ainsi l'interdit d'aimer l'ennemi. Leur relation est empreinte de sentiments sincères, comme nous le verrons par la suite, grâce à la correspondance que Louise adresse à sa famille et que nous avons pu consulter. Pourtant, ce geste d'aimer et de fréquenter l'ennemi est perçu par tous, et par la

¹⁵ AD du Nord, 9 R 1196, 15 novembre 1918.

¹⁶ Titre officiel du fils aîné de Guillaume II, prince héritier de l'Empire allemand.

¹⁷ Les sources sur lesquelles nous nous basons ici sont la correspondance de Louise avec sa famille à laquelle nous avons pu avoir accès pour étudier ce cas de relation intime et suivie entre une jeune femme française et un soldat allemand pendant et après l'occupation de la France durant la Grande Guerre.

¹⁸ À l'époque, Charleville et Mézières sont deux communes distinctes. La seconde est le siège de la préfecture des Ardennes.

¹⁹ Guillaume II installe son état-major à la villa Corneau, face à la gare de Charleville. La villa est la maison d'un riche industriel, Alfred Corneau, directeur des usines de poêles Deville, qui a fuit vers Paris lors de l'invasion en 1914. Entre 1914 et 1918, Charleville est donc la « capitale allemande de la France » selon des mots du Kaiser.

famille Lemoine en particulier, comme une trahison. Si on replace cela dans le contexte de l'époque, Louise, alors âgée de 26 ans, devient pour ses compatriotes une « femme à Boches », c'est-à-dire une femme qui fréquente l'ennemi. Mais l'amour de cette dernière pour l'officier allemand est trop fort et, lors de la retraite des armées germaniques en novembre 1918, elle décide de quitter sa famille et son pays pour suivre son amour en Allemagne. Elle paye là une dette, celle d'avoir outrepassé un tabou pendant le conflit et va jusqu'au bout en le suivant chez lui, quitte à payer le prix fort.

L'analyse de la correspondance de Louise Lemoine à la fin du conflit et dans les premières années d'après-guerre permet d'élaborer d'importantes hypothèses sur les « femmes à Boches », leurs motivations et leur devenir après le conflit. Avant d'aller plus loin dans l'étude du cas de Louise Lemoine, il est important de noter que celui-ci est particulier, puisqu'il s'agit de celui d'une Française qui assume jusqu'au bout la fréquentation de l'ennemi et le suit dans son pays après le conflit. Contre l'avis de sa famille, malgré la désapprobation de la population française qui voit avec soulagement le départ des occupants, Louise choisit de s'enfuir avec son amant, de le suivre durant le repli des armées du Reich en ce début de novembre 1918. Pour les autorités françaises, Louise devient alors une traîtresse à sa patrie, elle devra, dans les années qui suivent en subir les conséquences.

Louise quitte donc les Ardennes le 5 novembre 1918, avec les soldats allemands qui tentent de réorganiser une ligne de résistance en Belgique. Aidée du capitaine Schreiber et du lieutenant Quintzeb, amis de son amant Fritz, elle est mise dans un train en direction de Vielsam, le nouveau GQG allemand en Belgique en novembre 1918. Pour éviter un désordre encore plus important, l'état-major a interdit à toutes les civiles françaises qui ont pu, d'une manière ou d'une autre, collaborer avec les Allemands de suivre le repli des troupes. Beaucoup de maîtresses d'officiers allemands se retrouvent dans ce cas. Quant à celles de soldats, tout comme leur amant, elles n'ont pas les moyens d'être évacuées. À la demande des deux officiers complices, Louise se fait passer pour une ressortissante allemande :

il lui est recommandé de « ne pas parler ». Son trajet en train, de nuit, avec les soldats, est éprouvant :

J'étais si fatiguée, j'ai dormi roulée dans une couverture jusqu'au mercredi 6 au matin. Nous sommes passés à Dinant puis avons suivi un long itinéraire avec de nombreux arrêts. À la nuit, le capitaine Schreiber et le lieutenant Quintzeb qui étaient mes guides m'ont fait descendre du côté opposé aux soldats²⁰.

Arrivée à Vielsam le 7 novembre au matin, Louise se heurte à une double opposition : celle de la Kommandantur locale qui refuse la présence de civils français dans la bourgade et celle de la population qui voient en eux des traîtres à la cause des alliés. Les deux amants ne peuvent donc compter que sur eux-mêmes pour continuer à vivre ensemble. Il s'est contracté entre eux une dette, que les deux cherchent à honorer jusqu'au bout, au nom de leur amour, ce qui n'a pas été le cas de tous les officiers et soldats allemands lors du repli de leur armée en novembre 1918. Fritz Evers, alors en poste à Verviers, réussit à faire venir Louise qui est logée chez un professeur de la ville. Elle écrit alors une lettre à son père, qui montre bien la nature du lien et de la dette entre les deux amants :

Je pensais rester là quelques jours en attendant de pouvoir regagner Paris comme tu me l'avais conseillé cher Papa. J'ai d'abord voulu faire cela mais les événements²¹ des jours derniers ont tellement frappé Fritz que je ne veux pas le laisser. Tout seul, il voulait se tuer ; nous allons sans doute quitter Verviers dans deux jours avec les deux ordonnances et nous irons chez la mère de Fritz. Le voyage sera long, plein de risques et de difficultés, mais je ne peux pas le laisser aller seul, il est trop exposé. Je lui conseille de s'habiller en simple soldat plutôt qu'en civil car dans notre groupe, le costume civil désignait l'officier²².

²⁰ Lettre de Louise Lemoine à son père resté à Mézières, 11 novembre 1918.

²¹ Le repli allemand et surtout l'abdication de Guillaume II.

²² Lettre de Louise Lemoine à son père resté à Mézières, 11 novembre 1918.

Les deux amants s'organisent et se soutiennent mutuellement, acceptant chacun un sacrifice à la mesure de leur amour : Fritz quitte l'armée en pleine débâcle et Louise son pays.

Le cas de Louise et Fritz n'est pas totalement isolé : à la Libération, plusieurs dizaines de femmes ont quitté leur domicile pour suivre leur amant allemand. Ainsi, rien que dans le ressort du tribunal d'instance de Lille, une cinquantaine de procès pour divorce sont intentés en 1919 par des poilus qui rentrent chez eux et qui s'aperçoivent que leur femme est partie avec un Allemand²³. Les époux Karleskind rapportent dans leur journal de guerre des faits qu'ils auraient entendu en se promenant dans leur commune de Charleville :

On voit aussi des femmes et même des jeunes filles qui se promènent avec des soldats et des officiers. À ceux qui leur reprochent leur conduite, elles répliquent que les Allemands sont des hommes comme les autres, qu'il faut leur faire bonne mine puisqu'ils resteront pour toujours à Charleville (Lambert, *op. cit.* : 100).

Beaucoup de ces femmes attendent, en contrepartie du don de leur amour à leur amant germanique, une reconnaissance officielle de leur statut. Elles cherchent donc à épouser les soldats qu'elles fréquentent. Ainsi, une jeune institutrice de Dechy dans le Nord, Mathilde Lang, cherche à épouser après la guerre l'officier qu'elle fréquente, ce que sa mère cautionne pour éviter des ennuis à sa fille auprès du reste de la population²⁴. En effet, dès le début de la liaison, beaucoup de ces jeunes femmes, un peu par idéalisme (épouser l'être aimé), mais essentiellement par réalisme (ne pas être mises au ban de la société sous l'occupation et être protégées par leur statut de femme de soldat allemand) cherchent à entériner légalement leur relation intime par le mariage. Conscientes de la difficulté de vivre en France avec leur amant allemand, une partie d'entre-elles, à l'image de Louise Lemoine, décident de quitter leur pays en suivant le repli des armées germaniques puis d'aller s'installer outre-Rhin pour vivre avec lui. D'autres, à l'image de la

²³ AD Nord, 3 U 281.

²⁴ AD Haute-Savoie, 4 M 513, 19 mars 1917.

Sedanais Irène Gantelet, rapatriée en mai 1917, cherche à rester en Suisse pour vivre et se marier par la suite avec l'officier allemand qui l'a mise enceinte²⁵. Nous voyons dans les cas évoqués ici que les relations intimes désirées et surtout suivies avec des soldats allemands engagent les femmes à renoncer à leur patrie et à suivre leur amour dans son pays ou dans un pays neutre. Le pasteur Alfred Cosson de Sedan rend compte du cas d'une française et de son amant allemand qui veulent se marier en 1917 :

Où l'amour va-t-il se mêler ? Un soldat allemand, père de huit enfants vient de demander à une Française, veuve aussi, mère de quatre enfants, de convoler en justes noces : en Allemagne, s'entend ! (Lambert, *op. cit.* : 102-103).

Rester en France après la Libération, dans un pays où la figure de « l'Allemand » est honnie, est impossible pour elles. Par ailleurs, comme c'est le cas pour Louise Lemoine, revenir en France pour rendre visite aux siens est prohibé jusque dans les années 1930 par les autorités françaises qui font de ces femmes des parias²⁶. Seule la correspondance permet de garder un lien avec sa fille.

La naissance d'un « enfant de l'ennemi » pour paraphraser le titre d'un ouvrage de Stéphane Audouin-Rouzeau (1995) était aussi un marqueur important pour identifier ces relations. Si beaucoup de ceux-ci sont nés sans être désirés, il n'en demeure pas moins que leur existence est un témoignage de la relation intime avec l'occupant. Parfois, comme en témoigne le pasteur Cosson de Sedan, la jeune mère française et le père allemand souhaitent donner une existence légale à l'enfant :

Cet homme a promis d'épouser la mère de son enfant après la guerre. Je demande que cela soit déclaré par écrit et signé par les deux

²⁵ *Idem*, 4 M 517.

²⁶ « La population de Mézières, les autorités municipales, les services de police voient dans le veto opposé au retour en France de Madame Evers née Lemoine la manifestation d'une immanente justice. Je ne puis que partager cette opinion en émettant l'avis, qu'une mesure de faveur, même temporaire prise à son égard aurait les plus déplorables effets ». Rapport de la Sûreté générale, mars 1922.

parents. Ils consentent et le baptême sera donné dimanche prochain (Lambert, *op. cit.* : 102).

Les enfants nés de père allemand mais non reconnus par leur géniteur sont automatiquement assimilés Français, au nom du natalisme, comme l'a montré Stéphane Audouin-Rouzeau (*op. cit.* : 131).

Après la guerre, beaucoup de femmes éprises de soldats allemands se posent la question de leur avenir, à l'image de cette habitante de Mérignies dans le Nord qui écrit à une cousine à la fin des hostilités. Sa lettre est saisie par le contrôle postal français :

Moi aussi malheureusement j'avais une petite fille de trois semaines le jour de l'arrivée des Anglais. C'est la guerre qui est en cause, elle a duré trop longtemps ; j'ai eu pendant quinze mois le secrétaire de la Kommandantur à la maison, très jeune et moi aussi, alors cela n'a pas manqué, il est toujours revenu jusqu'à l'arrivée des Anglais, mais maintenant j'attends la fin de la guerre pour connaître mon avenir²⁷.

Cette question de l'avenir est prégnante chez ces femmes, qui n'ont souvent que deux choix devant elles : suivre leur amant à l'étranger ou alors rester seules. Elles durent changer de région pour éviter l'opprobre jeté sur elles par le reste de la population qui a vu en elles avant tout des « collaboratrices horizontales ». Leur amour leur a donc coûté leur place dans la société des régions libérées ; elles doivent fuir. Certaines, à partir des listes formées par le ministère de l'Intérieur, sont même évacuées lors de la libération pour éviter des scènes de vengeance. Aimer l'ennemi a eu comme conséquence un déracinement familial et culturel.

Dans tous les territoires occupés, entre 1914 et 1918, de nombreuses femmes ont eu des relations intimes avec les soldats allemands qui administraient ces régions. Ces relations s'expliquent par différentes raisons : limitation de la dureté de l'occupation, sentiment amoureux ou parfois simple envie sexuelle pour combler un manque dans une société où les hommes sont partis au front. Chaque femme qui s'est engagée dans cette relation taboue en a attendu une

²⁷ Service Historique de la Défense (SHD), 16 N 1462, 16 novembre 1918.

contrepartie de la part du soldat allemand : protection, nourriture, passe-droits, voire amour. Dans tous les cas, avoir eu ce genre de relation a engendré, dès la période de l'occupation, des conséquences négatives pour elles. Nous l'avons vu dans les écrits des diaristes, à l'image du pasteur Cosson de Sedan ou des époux Karleskind de Charleville, ces femmes sont stigmatisées. Elles le sont également dans les interrogatoires des rapatriées, même si cette attitude sert aux dénonciatrices pour se démarquer des Françaises jugées antipatriotiques. À la libération, pas de grande scène d'épuration en France, puisque ces femmes qui ont connu intimement l'ennemi sont parties avec lui, ont quitté la région par leurs propres moyens ou ont été évacuées par les autorités françaises qui ont parfois entamé des procédures judiciaires contre elles. Dans tous les cas, elles ont subi les décrets interdisant de revenir en France à celles qui, comme Louise Lemoine, ont fui en Allemagne, au moins jusque dans les années 1930. C'est donc au sacrifice de leur famille et de leur patrie que ces femmes aimèrent l'ennemi. En se donnant à un Allemand elles avaient fauté. Pour cela, la France allait leur fermer ses portes pendant longtemps.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AUDOIN-ROUZEAU S., 1995 [1991]. *L'enfant de l'ennemi, 1914-1918. Viol, avortement, infanticide pendant la Grande Guerre*. Paris, Aubier.

CHARLES N., 2015. « Oncle Frantz, un regard sur la propagande allemande dans les territoires occupés entre 1914 et 1918 », *Revue Historique Ardennaise*, 47 : 213-232.

GROMAIRE G., 1925. *L'occupation allemande en France (1914-1918)*. Paris, Payot.

LAMBERT J., 2007. « Les soldats allemands dans les Ardennes en 14-18 », in LAMBERT J. & WEISS R. (dir.), *Occupations, Besatzungszeiten, les Ardennes (1914-1918) et la Rhénanie (1918-1930)*. Charleville-Mézières, Terres Ardennaises.

- LAMBERT J., WEISS R. (dir.), 2007. *Occupations, Besatzungszeiten, les Ardennes (1914-1918) et la Rhénanie (1918-1930)*. Charleville-Mézières, Terres Ardennaises.
- LE NAOUR J.-Y., 2000. « Le sexe et la guerre : divergences franco-américaines pendant la Grande Guerre (1917-1918) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 197 (mars) : 103-116.
- LE NAOUR J.-Y., 2002. *Misères et tourments de la chair durant la Grande Guerre. Les mœurs sexuelles des Français 1914-1918*. Paris, Aubier.
- MAUSS M., 1973 [1923]. *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Paris, PUF.
- NIVET Ph., 2011. *La France occupée 1914-1918*. Paris, Armand Colin.
- NIVET Ph., 2010. « Les femmes dans la France occupée 1914-1918 » in NIVET Ph. & TRÉVISI M. (dir.), *Les femmes et la guerre de l'Antiquité à 1918* (actes du colloque d'Amiens des 15-16 novembre 2007) : 275-324. Paris, Économica.
- ROUQUET F., VIRGILI F., 2018. *Les Françaises, les Français et l'épuration*. Paris, Gallimard.
- VIRGILI F., VOLDMAN D., 2007. *Amours, guerres et sexualité 1914-1945*. Paris, Gallimard-BDIC-Musée de l'Armée.

Résumé

Entre 1914 et 1918, pendant près de cinquante mois, dix départements du Nord et de l'Est de la France sont occupés par les Allemands. La population civile restée sur place est majoritairement féminine. Une partie des femmes de ces territoires va choisir de fréquenter l'occupant, que ce soit pour pratiquer une « collaboration horizontale » volontaire ou contre rémunération dans le cadre de la prostitution. La plupart de ces femmes qui fréquentent l'ennemi le font par intérêt, même si une infime partie d'entre elles a pu le faire par amour. Entre ces femmes et l'occupant se crée donc une « dette de sexe », soit pécuniaire (prostitution) soit répondant à divers intérêts de ces « femmes à Boches » comme on les appelait, maîtresses de soldats allemands.

Mots-clefs : Femmes à Boches, relations interpersonnelles, collaboration horizontale, aimer l'ennemi, relations intimes, relation intéressée.

Summary

“Loving the Enemy”: Intimate Relations between French Women and Germans in the Occupied Territories from 1914 to 1918

For nearly fifty months between 1914 and 1918, ten departments in the north and east of France were occupied by the Germans. The remaining civilian population was predominantly female. Some of the women in these territories chose to frequent the occupier, whether as voluntary “horizontal collaboration” or for remuneration in the context of prostitution. Most of these women did so out of self-interest, even if a very small number of them did so out of love. Therefore, between these women and the occupier was created a “sexual debt”, whether pecuniary (prostitution) or due to other varied motives on the part of these women (*femmes à Boches*, as they were called), who were the mistresses of German soldiers.

Key-words: *Femmes à Boches*, interpersonal relationships, horizontal collaboration, love the enemy, intimate relationships, self-interested relationship.

* * *